



[illegible]

Impensé majeur de l'histoire de l'art, longtemps exilé des musées, l'art brut est désormais reconnu pour son agentivité. À l'écart des canons esthétiques, des attentes critiques, des sollicitations du marché et de la *normopathie* ambiante, il s'invente dans l'urgence d'exister, dans la solitude souvent extrême de ceux qui n'ont d'autre langage que celui de leur altérité. Leurs créations jaillissent dans une fulgurance intérieure, irréductible à toute grille sociale et rétive aux injonctions culturelles. Ces productions définissent des identités nouvelles, parfaitement indociles.

Ici, nul besoin de caution ni de reconnaissance : chaque geste, chaque trace, chaque efflorescence est une affirmation sauvage d'être au monde. L'art brut est un continent esthétique et anthropologique. Un continent où les formes ne sont pas héritées, mais inventées. L'explorer, c'est ainsi ébranler nos propres certitudes sur ce qu'il est convenu d'appeler normalité, vérité, beauté, art. C'est admettre, en fréquentant ces œuvres, que l'être humain est d'abord ce fragment incandescent qui refuse quelquefois obstinément de se laisser enfermer dans un carcan stérilisateur. C'est reconnaître que l'art brut — qui n'est ni réaction, ni démonstration — porte en lui une interrogation brûlante : qu'est-ce qu'être soi ? Et, en corollaire : en quoi l'examen des œuvres qui en relèvent nous renseigne-t-il sur la fabrique intime et collective de l'identité ? D'ailleurs, peut-on construire son identité sans référent, ou celle-ci est-elle, au contraire, fortement indexée sur la société, voire érigée en réaction à celle-ci ? On peut observer que, dans l'art brut, l'identité ne se pense pas : elle s'arrache, se forge de manière organique. Elle n'est ni assignée par la naissance ni façonnée par les convenances : elle se construit dans un dialogue intérieur avec le vide et l'excès.



Anna Zemankova  
 Sans titre, c. 1970  
 Pastel sur papier  
 72 × 52 cm

Au début du xx<sup>e</sup> siècle apparaît celui qui aujourd'hui encore est considéré comme l'un des maîtres de l'art brut, Adolf Wölfli. Personne aujourd'hui n'aurait l'outrecuidance de le renvoyer au garçon vacher qu'il était avant son internement. Tous s'inclinent devant le démiurge génial que l'enfermement a mis au monde. Confiné dans les quelques mètres carrés de sa cellule, il nous rappelle que l'identité humaine est inséparable du cosmos. Ses quelque 25 000 dessins parcourus de textes sont là pour en attester.

Comme Wölfli, l'espagnol Ramon Losa s'est réinventé. Mais dans son cas, c'est au travers de sa quête d'une langue primordiale, dans de multiples déclinaisons, graphorrées et harangues sibyllines. Pepe Gaitan trouvait sa matière première à la bibliothèque de Bogota dont il photocopiait des pages de livres. Puis, à mesure qu'il en obscurcissait le sens en noircissant chaque caractère, il se mettait en lumière, lui, dans son ailleurs. Ces deux-là appartiennent à cette famille de littérateurs qui perçoivent confusément que leur identité commence avec le Verbe. Dans un registre plus incarné, Lubos Plny poursuit sa quête éperdue d'équilibre psychique en tentant de comprendre et de traduire les arcanes et les méandres de son corps. Ses dessins anatomiques fantastiques forment ainsi un journal intime qui, œuvre après œuvre, esquissent le parcours initiatique d'un homme aux prises avec sa psyché. Les limites de sa souffrance traçant les contours de son identité, dans un *memento mori* salvateur.

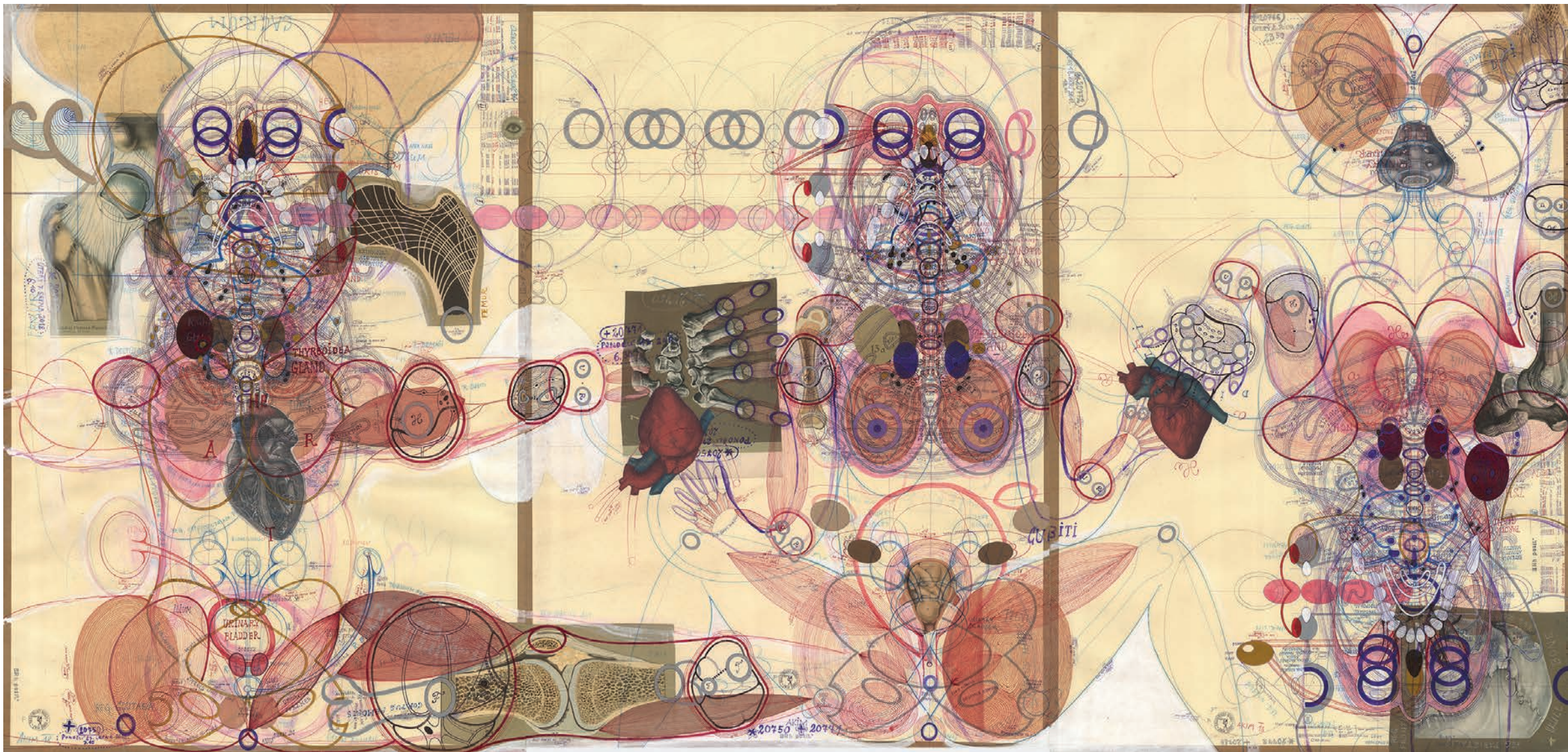
Il est impossible de parler d'identité sans évoquer la dialectique de la dualité. Je pense, par exemple, à la cubaine Misleidys Castillo Pedrosa – muette de naissance, autiste – qui constelle ses murs de figures totémiques en papier, découpées et peintes, auréolées de scotchs bruns, et formant une communauté rassurante avec laquelle elle converse en silence. Chacun de ses compagnons paraît être un fragment de son identité éclatée. Elle les a choisis, comme ils semblent l'avoir choisie.

Pareillement muet, souffrant également de troubles cognitifs et de difficultés locomotrices, Josef Hofer semble avant tout absorbé dans la contemplation de son corps dans un miroir, et sa représentation. Il en résulte que, parfois, ses dessins dépeignent ces deux réalités, lui-même et son image dans le reflet, les deux tentant d'interagir l'un avec l'autre. Lui et son double, unis par une identité nouvelle, démultipliée.



John Kayser  
*Sans titre*, c. 1975  
 Photographie argentique, tirage vintage 11  
 17,5 × 12,7 cm





Lubos Plný  
*Sans titre (triptyque)*, 2018  
 Encre, acrylique et collage sur papier  
 100 × 210 cm



De même, Franco Bellucci fabrique ce qui pourrait apparaître comme des jouets à un œil paresseux. Plus empêché encore que Hofer, ne s'exprimant que par borborygmes, son psychisme agité l'avait conduit, dès l'enfance, à connaître le martyr des lits de contention. Il s'en était donc libéré symboliquement en entravant des jouets meurtris avec des liens faits de rebuts. Il a recouvré son identité à travers la transfiguration de la violence, autant subie que intériorisée.

Quant au jeune madrilène José Manuel Egea, persuadé de sa lycanthropie, il explore l'hybridité de l'être et paraît vouloir nous révéler « l'autre » qui ne demande qu'à être activé en chacun de nous. Ses interventions qu'il réalise sur les portraits photographiques prélevés dans des magazines rendent compte des mutations possibles. Ses œuvres traduisent ainsi une identité traversée, fluide, à rebours des catégories rassurantes.

Tandis que ce sont l'exil et l'abandon qui constituent les ferments qui ont conduit le schizophrène Jorge Alberto Cadi à glaner dans les rues de La Havane des objets et des photographies qui, une fois suturés, assemblés, sont capables à la fois de ressusciter et de conjurer le passé. Ébauchant, en quelque sorte — à travers la brume de la nostalgie et de la perte — le portrait merveilleux et apaisé de l'homme nouveau qu'il aspire à devenir.

Tomasz Machciński, pareillement, a perdu quelque chose : l'identité que tenait pour acquise cet orphelin polonais qui s'était convaincu, après-guerre, d'être l'enfant d'une actrice hollywoodienne. Quand la réalité vint le frapper de plein fouet, il décida, durant un demi-siècle et au travers de 22 000 autoportraits, de consacrer toute son énergie à endosser non pas une, mais toutes les identités auxquelles son imagination fertile lui donnait accès.

Une obsession tout aussi scopique anime les fétichistes que je tiens, du fait de la mise en œuvre de mythologies personnelles à usage strictement privé, comme d'éminents représentants de l'art brut. Ainsi de l'anonyme français appelé sobrement Le Fétichiste ou du californien John Kayser qui, au travers des centaines de clichés retrouvés par chance après leur disparition, témoignent chacun avec une évidence implacable de l'identité que leurs protocoles respectifs ont fini par trahir.



Le Fétichiste  
*Sans titre*, c. 2001  
 Tirage photographique d'origine  
 15 × 10 cm

A



↑

Janko Domsic*Sans titre, c.*

Stylo à bille sur papier cartonné

50 × 70 cm

→

Misleidys Castillo Pedroso*Sans titre, c. 2015*

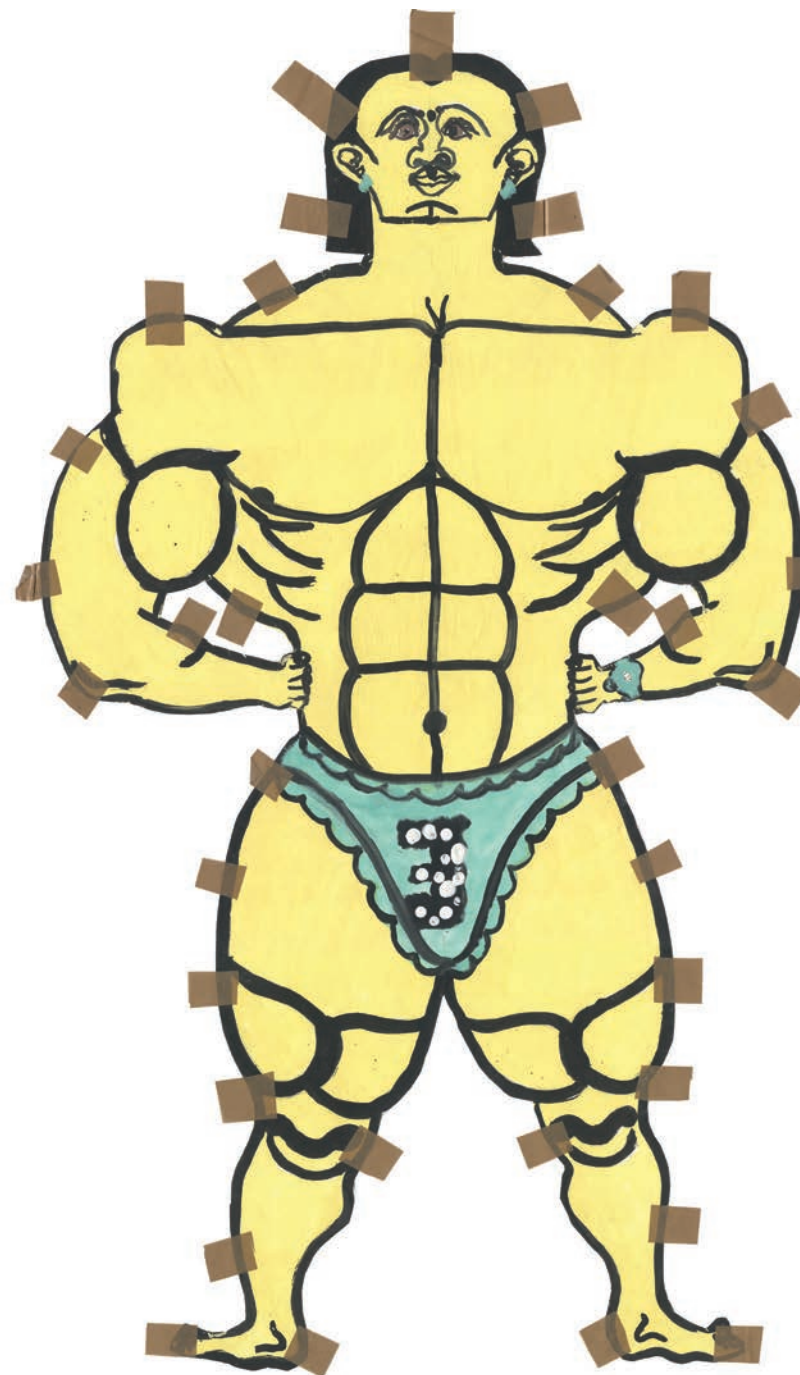
Gouache et scotch brun sur papier

65 × 42 cm

A

A

A



A

A

A

A





Jorge Alberto Cadi  
*Sans titre*, c. 2015  
 Encre, collage et couture sur photographie  
 23 × 18 cm



Tomasz Machciński  
*Sans titre*, 2009  
 Photographie numérique couleur,  
 tirage unique sur papier brillant Fuji  
 38 × 25 cm





A

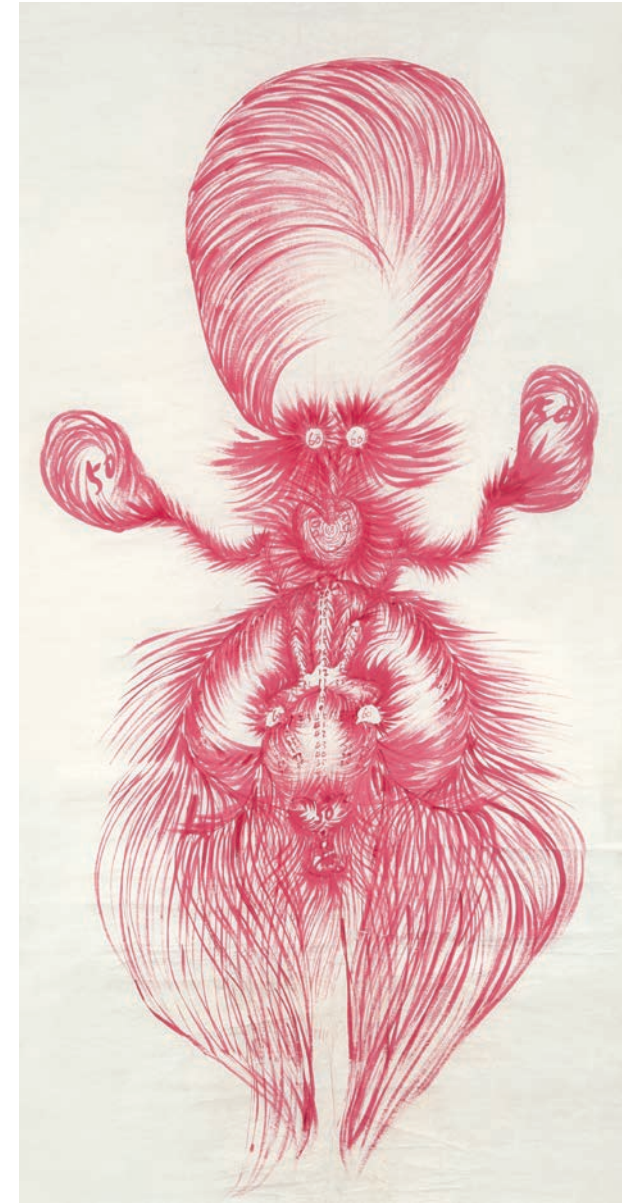


Franco Bellucci  
*Sans titre*, 2008  
 Technique mixte  
 40 × 22 × 16 cm

A

A

A



Guo Fengyi  
*Sans titre*, 1991  
 Encre rouge sur papier de riz  
 134 × 70 cm

A

A

A

A



Mais, au-delà des témoignages individuels, l'art brut remet en question la notion même d'identité collective. Qui décrète la normalité ? Qui relègue à la marge ? Mais l'art brut ne s'arrête pas à l'exploration de soi : il déploie aussi un regard sauvage sur la manière dont nos sociétés fabriquent l'altérité.

32

Et rappelle, si nécessaire, que ce que les sociétés repoussent à la périphérie devient, à travers la création « brute », un centre incandescent d'expression. De sorte que de prétendus empêchements se révèlent comme le terreau le plus fertile qui soit.

L'art brut, dans son surgissement imprévisible, nous tend un miroir sans apprêt. Il nous montre l'identité non comme une donnée fixe, mais comme un processus vibrant, parfois douloureux, toujours singulier. Chaque œuvre brute rappelle que l'être humain n'est pas la somme de ses conformités, mais un déploiement d'expériences, de visions, de blessures et d'aspirations.

Construire son identité sans référent social, sans filiation artistique, constituerait ainsi la preuve d'une liberté primordiale. Par leur courage d'exister hors normes, ces artistes nous rappellent que l'identité véritable est toujours, fondamentalement, une invention personnelle. Jamais un masque social. Ils nous renvoient à la plus vaste des libertés : celle d'oser être, sans témoin, sans juge, sans maître.

En eux s'accomplit, presque instinctivement, le vœu de Nietzsche : « Deviens ce que tu es ».

© Avril 2025

32



Carlo Zinelli

Sans titre, 1967

Gouache et graphite sur papier

70 x 50 cm

